

Agnès Whitfield

Caroline Chabot

Numéro 123, automne 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/36544ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caroline Chabot "Agnès Whitfield." *Lettres québécoises* 123 (2006): 48–50.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



DE TORONTO À SUDBURY



Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.),
Thèmes et variations. Regards sur la littérature franco-ontarienne,
Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2005, 304 p., 30 \$.

Doit-on encore parler de la littérature francophone « hors-Québec » ?

Comme si le Québec représentait la frontière que toute production franco-canadienne devait affronter.

Ce qui s'écrit en Acadie, en Ontario, au Manitoba et ailleurs ne s'inscrit-il pas dans une démarche individuelle et collective marquée tout autant par l'espace sociohistorique que par la mémoire et l'origine? L'ouvrage de Lucie Hotte et de Johanne Melançon sur la littérature franco-ontarienne montre bien qu'il n'est pas nécessaire de placer ces littératures dans une position de marginalité ni d'en parler uniquement en fonction d'un centre circonscrit ailleurs.

DU COLLOQUE AU LIVRE

Thèmes et variations continue les travaux bien connus de Lucie Hotte sur la littérature franco-ontarienne et la problématique de l'identité franco-canadienne (voir ses trois collections précédentes publiées sous sa direction : 1994, 1996, 2002). Dans *Thèmes et variations*, Lucie Hotte et Johanne Melançon ont réuni les textes de deux conférences et de quinze communications, ainsi que quelques interventions de quatre écrivains qui ont participé à une table ronde qui ayant servi de clôture à la rencontre qui a eu lieu à l'Université Hearst en avril-mai 2004. En organisant ce colloque et en réunissant ces études, les responsables de cette publication visaient de toute évidence à repenser la réception des littératures minoritaires en général et à « mieux faire connaître les enjeux de la littérature franco-ontarienne contemporaine, ses auteurs, ses œuvres et ses thèmes » (p. 11) en particulier. Non seulement ces objectifs se justifient-ils dans le cadre universitaire, mais ils trouvent leur raison d'être dans un contexte plus élargi, compte tenu de l'existence d'un grand public qui s'intéresse de plus en plus aux écrivains et aux œuvres franco-ontariens.

Durant les années 1970 et 1980, [peut-on lire dans l'introduction], la création littéraire en Ontario français connaît une vitalité sans précédent : les écrivains sont de plus en plus nombreux, les troupes théâtrales se multiplient, des maisons d'édition voient le jour. Il n'est dès lors pas étonnant de voir la critique lui emboîter le pas. (p. 7)



Le livre s'ouvre par deux témoignages à la fois historiques et personnels de Yolande Grisé et Doric Germain dans lesquels ces derniers affirment la nécessité de la littérature et de son étude, de même que la reconnaissance de la langue et des lettres françaises pour repenser l'identité franco-ontarienne. Leurs paroles disent l'importance du positionnement sociopolitique et culturel pour mieux comprendre l'expérience ontarienne. La deuxième partie de *Thèmes et variations* est consacrée à l'exploration de l'espace réel et imaginaire dans les écrits dramatiques d'André Paiement, de Jean-Marc Dalpé et de Michel Ouellette, du voyage dans l'œuvre d'Alain Bernard Marchand, de l'exil dans le roman historique de Melchior Mbonimpa, enfin de l'espace torontois chez Hédi Bouraoui et Didier Leclair. Abordant l'écriture des lieux par les biais structurel, thématique et temporel, ces travaux montrent que l'espace textuel passe invariablement par la construction de l'identité et de l'origine. On reprendra en troisième lieu le concept de médiation identitaire à travers l'écriture originale et humoristique de Daniel Poliquin. François Paré renvoie, à propos de cet écrivain, ce qui éclaire une partie de la démarche scripturaire de celui-ci à une « méfiance explicite à l'égard des nationalismes et du maintien des identités collectives dans le monde actuel » (p. 121). Il s'agit donc de projeter la narration hors-Québec et à la limite de l'altérité. Les études sur le poète Patrice Desbiens et la recherche musicale du groupe Brasse Camarade montrent par la suite que la construction de l'identitaire et du soi-disant minoritaire passe par une modernité qui s'affiche précisément dans le jeu de la langue. Enfin, le dernier volet examine

de nouveau cette problématique chez Ouellette et Bouraoui alors qu'une étude de la parodie et des jeux de pouvoir dans les nouvelles de Pierre Karch et de l'intertextualité chez Maurice Henrie et Agnès Whitfield révèlent des écritures exploratrices et un éclatement de l'identitaire.

L'IMPORTANCE DU REGARD

Ces articles de *Thèmes et variations. Regards sur la littérature franco-ontarienne* (rédigés par Lucie Hotte, Claudia Labrosse, Elena Marchese, Kathleen Kellett-Betsos, François Paré, Carmen Fernández Sánchez, Jimmy Thibeault, Robert Dickson, François Ouellet, Nicolas Doire, Johanne Melançon, Mélanie Plourde, Lélia Young, Michel Lord et Nicole Bourbonnais) témoignent tous d'un questionnement sur le positionnement de la littérature franco-ontarienne. D'une certaine inégalité, ces essais n'en offrent pas moins un riche panorama et une vision dynamique de cette littérature, des textes écrits par des auteurs nés en Ontario ou qui s'y sont installés et se sont plus ou moins identifiés au milieu culturel. Il va de soi, selon les textes étudiés ici, que la littérature franco-ontarienne inclut l'écriture de l'autre et que l'étude de cette littérature tient désormais compte d'une certaine polyphonie qui modifie les notions mêmes

d'identité et de voix. Par contre, puisqu'il s'agit d'inclusion, je me demande pourquoi personne ne s'est interrogé dans cet ouvrage sur le fait qu'il semble n'y avoir aucune écrivaine francophone en Ontario (à part Agnès Whitfield, si l'on se fie à *Thèmes et variations*) ou qu'il n'y a personne pour s'y intéresser.

Visitez le site de
L'Instant même
www.instantmeme.com



Daniel Marcheix, *Le mal d'origine. Temps et identité dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*, Québec, L'instant même, 2005, 546 p., 39,95 \$.

La chute dans le langage ou la quête du sens

Entre les marques du passé et la présence au réel, le critique, tout comme le personnage de roman, se tapit dans la temporalité narrative hébertienne.

Il ne fait aucun doute qu'Anne Hébert représente un véritable monument de la littérature québécoise et que la critique n'a certes pas épuisé l'exploration de cette œuvre d'une richesse et d'une profondeur exemplaires. Or, la parution aux Éditions de L'instant même d'une nouvelle étude comme celle de Daniel Marcheix, *Le mal d'origine. Temps et identité dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*, suscitera à juste titre la curiosité et l'intérêt des spécialistes de la littérature québécoise. En effet, cet immense travail vient renouveler la lecture de l'ensemble des textes hébertiens.

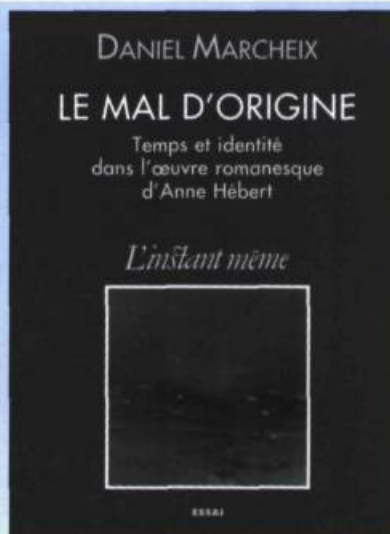
REPRÉSENTATION DU TEMPS : BLESSURE ORIGINELLE

À partir d'une observation des structures et des contenus narratifs faite au ras du texte, Marcheix poursuit tout au long de son ouvrage une interprétation sur le rapport des personnages à la temporalité et le rappel d'une « meurtrissure première » qui rend toute réalisation identitaire équilibrée presque impossible. Cette position guidera le critique qui tente de montrer que l'œuvre d'Anne Hébert « donne une représentation de l'identité, de sa quête, de ses tourments, et parfois de son assomption, qui est puissamment tributaire d'une manière d'être au temps » (p. 10). Qu'ils parlent ou se taisent, qu'ils se noient ou s'enfuient, Marcheix nous rappelle que les personnages d'Anne Hébert voguent entre la noirceur et l'éclaircie, minés par une origine qui débouche sur la défaite et l'impossibilité de réconciliation avec le soi.

Fortement imprégnée des travaux de Paul Ricœur, l'étude de Marcheix remet donc la temporalité au cœur de la problématique identitaire narrative dans le cadre d'une logique de l'action et d'un contexte sociohistorique (identité de l'histoire/identité du personnage). Pour ce faire, l'auteur de *Mal d'origine* s'attarde à trois plans d'analyse, soit les structures narratives des récits, le rapport des personnages avec le temps (crise des origines/dispersion identitaire), l'examen des conditions d'émergence de moments privilégiés (présence au réel/conscience de soi) (voir p. 18).

ESPACE/RHÉTORIQUE CORPORELLE/SYNTAXE IDENTITAIRE

L'aventure identitaire et temporelle se raccroche évidemment à la spatialité. Ainsi, les considérations de l'auteur sur l'enfance, la mère, le père, les jardins, les maisons, les cours d'eau, la pluie, la route, la cabane, etc., tout comme les



commentaires sur les différenciations sexuelles s'avèrent fort pertinents dans ce contexte. Cependant, le recours au binarisme dans nombre d'analyses textuelles semble moins efficace. À titre d'exemple, le chapitre sur la « Rhétorique corporelle et formes de vie différenciées » interroge la représentation du corps féminin en termes de corps « non accompli/accompli », « assumé/non assumé », « silencieux/parlant », de « cheveux longs/courts, libres/contraints », de teint « pâle/foncé », etc. Certes, ces oppositions sont présentes dans les textes, mais il faudrait peut-être une

discussion de ces motifs moins descriptive ou transparente. Il y aurait lieu ici de repenser le corps féminin et masculin et le concept de féminité transgressive en fonction de la théorie du genre. Néanmoins, à la fin du volume, Daniel Marcheix souligne que « [é]troitement liées à l'assomption d'un corps actif et sentant, les pratiques langagières dans lesquelles s'installent ces femmes permettent l'affirmation d'une présence différentielle au monde » (p. 509), une présence créatrice et une « syntaxe identitaire » qui débouchent sur une triple quête du sens (celle du critique/lecteur, du personnage et de l'auteur).

Le parcours critique de Marcheix est toutefois exceptionnel. Sa connaissance des textes est remarquable et leur examen critique fait preuve de beaucoup de précision et de justesse d'analyse. L'originalité de l'ouvrage consiste en partie à reprendre les interprétations de nombreux récits d'Anne Hébert

et à les fondre dans le creuset d'une hypothèse de travail longuement mûrie et vérifiée, tout en proposant une lecture nouvelle, englobante et enrichissante, de l'œuvre romanesque d'Anne Hébert. Ouvrage majeur dont la critique ne saurait faire l'économie.



ANNE HÉBERT

Zirval design

graphisme d'édition • mise en pages
revues • journaux • dépliants

info@zirval.com • 1 450 292 0637



Agnès Whitfield (dir.), *Le métier du double. Portraits de traductrices et traducteurs littéraires*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2005, 390 p., 26,95 \$.

Ces écrivains de l'ombre

On découvre avec grand intérêt que, derrière ces livres que nous avons lus et aimés, se cachent des traducteurs d'ici, des artisans plutôt... discrets.

La professeure et traductrice Agnès Whitfield, qui dirige ce collectif, nous présente quatorze traductrices et traducteurs littéraires du Québec et de l'Ontario français, ces « artisans du double » (p. 7), dont Michel Tremblay, Paule Daveluy, Jean Simard, notre collègue Hélène Rioux, Marie José Thériault, Robert Dickson et le couple Lori Saint-Martin et Paul Gagné. On y retrouve photo, extrait d'un de leur manuscrit, biographie, méthode de travail, traductions comparées et liste exhaustive des livres traduits.

L'INVITATION AU VOYAGE

La majorité des traducteurs rencontrés pour ce livre entretient un lien particulier avec le voyage. Une chose est sûre : ils possèdent tous et toutes une grande ouverture sur le monde ainsi qu'une grande curiosité face à l'autre solitude. Ces traducteurs sont parfois déçus par le peu d'intérêt mutuel de ces deux peuples ne partageant pas la même langue. En effet, peu d'œuvres franco-canadiennes sont traduites en anglais et encore trop peu de livres anglo-canadiens trouvent une traduction française, véritable passeport pour l'autre monde. Ils sont aussi fort intéressés par l'apprentissage des autres langues. Bref, il semble se profiler une prédisposition idéale au métier : goût du voyage, ouverture au monde, amour des livres et de l'écriture.

LES MOTS POUR LE DIRE

La plupart des traducteurs d'ici valorisent davantage la langue et la culture du texte d'origine que celles du texte d'arrivée. Or, une problématique se retrouve au cœur de tous les portraits de ces traducteurs littéraires : la traduction française d'œuvres nord-américaines par des traducteurs français. Comme l'explique Ivan Steenhout, traducteur de Trevor Ferguson :

Je crois qu'un traducteur européen qui n'a pas vécu aux États-Unis ou au Canada est incapable de rendre comme il faut en français un roman états-unien ou canadien-anglais. Les Québécois sont extraordinairement bien placés pour cela, car on vit ici dans une réalité nord-américaine. Notre langue française d'ici rend compte de cette réalité, ce que ne peut pas faire une langue française d'Europe. (p. 277)

Daniel Poliquin, traducteur de Douglas H. Glover, rigole en donnant comme exemple cette traduction française de l'entreprise *Canadian Tire* en... *Pneu canadien*.

Malheureusement, la France toute-puissante impose souvent ses diktats au traducteur canadien, sans tenir compte de cette réalité nord-américaine. Par conséquent, l'œuvre en souffre et les lecteurs se retrouvent mis à l'écart du monde décrit dans l'œuvre originale. Certains traducteurs ont même vu certaines de leurs traductions

modifiées sans leur autorisation ; ils se sentent alors trahis, bafoués.

L'ÉCRIVAIN TRADUCTEUR

Comme le dit Agnès Whitfield, « la traduction est œuvre de création » (p. 25). Le traducteur littéraire se doit d'être avant toute chose un véritable écrivain, mais qui doit s'effacer devant l'œuvre de l'autre et respecter le plus possible son style, son propos et, parfois, résister aux tics d'écriture et surtout à l'envie de mettre le texte à sa main. Hélène Filion, traductrice de Margaret Atwood, parle même du « plaisir de devenir l'esclave d'un écrivain » (p. 179). Pour Michel Tremblay, le défi de ses adaptations théâtrales consiste à ne pas « faire du Tremblay » (p. 56).

Certains des traducteurs rencontrés ont démontré un grand respect pour l'œuvre traduite et parfois même une certaine parenté. D'autres, par contre, préfèrent

traduire un livre qui ne ressemble pas à leur propre création. Or, les traducteurs n'ont pas toujours le luxe de choisir, particulièrement à leurs débuts, et n'ont d'autre solution que d'accepter la traduction « alimentaire » : cahiers de coloriage, cartes de vœux, livres pratiques. Par ailleurs, il arrive aussi que certains auteurs fassent preuve d'humilité et reconnaissent que l'œuvre traduite ne leur appartient plus et constitue une œuvre à part entière, appartenant maintenant au traducteur.

Un ouvrage passionnant sur ce métier méconnu et ses artisans de grand talent. Un bel hommage à ceux et celles qui, par leur travail, nous donnent accès à la culture de l'Autre.



FIDES

Un beau texte mérite
d'être mis en valeur
par une belle présentation...

mise en pages
numérisation (scanning)
conversion de disquettes

ÉDI
script
enr.

5193, rue Jacques-Porlier
Montréal (Québec) H1K 4P7
Téléphone: (514) 355-7271 (bureau)
(514) 214-7272 (cellulaire)
Télécopieur: (514) 355-1649
Courriel: ediscript@sympatico.ca